



«Une menace que l'on ne voit pas, mais que l'on ressent»

CINÉMA Une terre loin de tout, au beau milieu de la taïga sibérienne, qui flambe sur des milliers d'hectares. Avec le documentaire *Paradis*, Alexander Abaturov rend hommage à une population délaissée face aux conséquences du dérèglement climatique.

Paradis, d'Alexander Abaturov, France, 1h 28

Shologon, Yakoutie, nord-est de la Sibérie. Été 2021. Un gigantesque incendie se déclare. Le vent souffle fort, le feu approche et crépite, la terre brûle, le bois craque comme des os qui se brisent : l'incendie est vivant. Après l'attente, craintive, vient la nécessité d'agir face au « Dragon ». Ici, comme dans 90 % de la Sibérie, le gouvernement n'interviendra pas pour aider les locaux. Dans ce territoire isolé, le coût d'une intervention ne serait pas « rentable ». Rencontre avec Alexander Abaturov, réalisateur d'un brillant documentaire qui honore les habitants de ces terres.

Quel est le point de départ de votre film ?

L'idée est venue lors du dernier jour de tournage de mon projet précédent, *le Fil* (2018), où je filmais un grand feu lors d'un rituel païen. J'ai pressenti que mon film suivant en serait la suite naturelle. À l'époque, il y avait déjà des incendies dramatiques mais plus espacés dans le temps. Depuis, c'est un flot infini, comme cette année au Canada, en Grèce, en Algérie, à Hawaï... Je viens d'une famille de pompiers. Pour autant, j'ai souhaité raconter l'histoire non pas du point de vue des professionnels, mais de celui des gens pour qui ce n'est pas une routine.

Pourquoi avoir choisi ce village de Shologon ?

J'ai fait des repérages en Sibérie. C'est une région où j'ai grandi, qui brûle de façon extrême sans que cela soit très médiatisé. Le but était de créer une immersion avec les habitants, pendant les incendies. Il fallait réagir vite, trouver des personnages pour faire un film de cinéma et non un reportage. L'imprévisibilité du phénomène compliquait la tâche. En Yakoutie, j'ai vu des femmes et des hommes livrés à eux-mêmes, ce qui m'a beaucoup touché. On a abouti à trois villages menacés par le « Dragon », dont l'un était assiégé par les journalistes et l'autre encerclé par les flammes. Shologon était le plus petit d'entre eux, un village-impatie où

les générations se mélangent dans une ambiance ancestrale. Le danger était lointain, mais il s'est progressivement rapproché, engloutissant les villages voisins.

Vous racontez l'abandon des habitants par leur gouvernement, pouvez-vous nous expliquer ?

Il y a cette fameuse « zone de contrôle », qui est une politique publique de la Russie. Cette loi, passée inaperçue, fait que les incendies éloignés des grandes villes n'ont pas à être éteints. Elle concerne les territoires les moins peuplés, mais ça ne signifie pas qu'ils sont dénués de toute population. Quand tu laisses brûler, cela prend une ampleur qui va jusqu'à former des incendies, que les habitants doivent affronter seuls. C'est une gestion catastrophique, hypocrite et colonialiste de Moscou.

Comment les habitants de Shologon perçoivent-ils l'effondrement de leur environnement ?

Ils sont très attachés à leur territoire. Ils se nourrissent grâce à lui, par la pêche ou la cueillette. Il n'y a pas d'agriculture possible à cause du permafrost. Ils constatent que les espèces d'oiseaux changent en même temps que les températures. L'un de mes personnages, assez âgé, disait ne plus reconnaître la forêt, car les pistes disparaissent avec les feux. Ces feux font partie du cycle des forêts, qui se nettoient. Mais il faut que cela arrive une fois tous les cent ans, pas chaque année... Leur intensité et leur régularité ont explosé avec le dérèglement climatique. L'été est plus long, plus sec. Les habitants perdent l'environnement qu'ils connaissent et leurs repères. On est venus dans ce village car on ne souhaitait pas faire un film avec des « autochtones exotiques ». Le film manie les extrêmes : le rapport ancestral au monde présent sur ces terres, mais aussi la modernité des images satellites, un groupe WhatsApp, les drones. L'idée était de rapprocher les spectateurs, même parisiens, de ces réalités. Face à la puissance de la nature, l'humain retrouve toujours la sensation d'être tout petit.

Vous avez rendu l'incendie palpable, notamment par le son, alors même qu'on ne le voit pas souvent frontalement...

On souhaitait éviter le sensationnalisme. On est abreuvé





d'images spectaculaires de feux de forêt. La fumée, et ce qu'elle cache, m'intéressait beaucoup plus pour la dramaturgie du film que des images pornographiques de flammes. Concernant le son, c'est la partie que j'aime le plus. Certains estiment que travailler le son dénature la réalité. Pour moi, le son pris au micro n'a rien à voir avec la réalité vécue. C'est comme une oreille sans cer-

« Face à la puissance de la nature, l'humain retrouve toujours la sensation d'être tout petit. »

veau. Nous, on ramène une sculpture sonore qui se rapproche du ressenti du moment pour animer ce qui est masqué. Le « Dragon » est un personnage du film qui vit autant par le son que par l'image. Je me suis inspiré de l'*Éloge de l'ombre*, de Junichirô Tanizaki. Dans cet essai, l'auteur compare l'éclairage des maisons occidentales et traditionnelles japonaises. En Europe, tout est éclairé comme dans un hôpital, quand, au Japon, la pénombre prime et nourrit « *le mystère oriental* ». J'ai repris cette idée en faisant appel à l'imagination du spectateur vis-à-vis d'un danger palpable mais imperceptible.

Était-il dangereux de tourner dans ces conditions ?

Physiquement, c'était assez dur. Avec la fumée, on respirait difficilement. Il était impossible de tourner avec des masques à oxygène. On nettoyait régulièrement la caméra où la suie et la poussière s'infiltraient. Dans l'urgence, on a parfois oublié du matériel sur place, avec cette tension permanente entre l'évitement du danger et notre désir d'être au plus proche des événements. Suivre les habitants dans leur périple n'était pas évident, puisque malgré leur courage, ils n'étaient pas professionnels et se retrouvaient parfois dans des situations qui les dépassaient.

Vous avez étudié en France, vous y vivez depuis. La Russie reste pourtant au cœur de vos longs métrages...

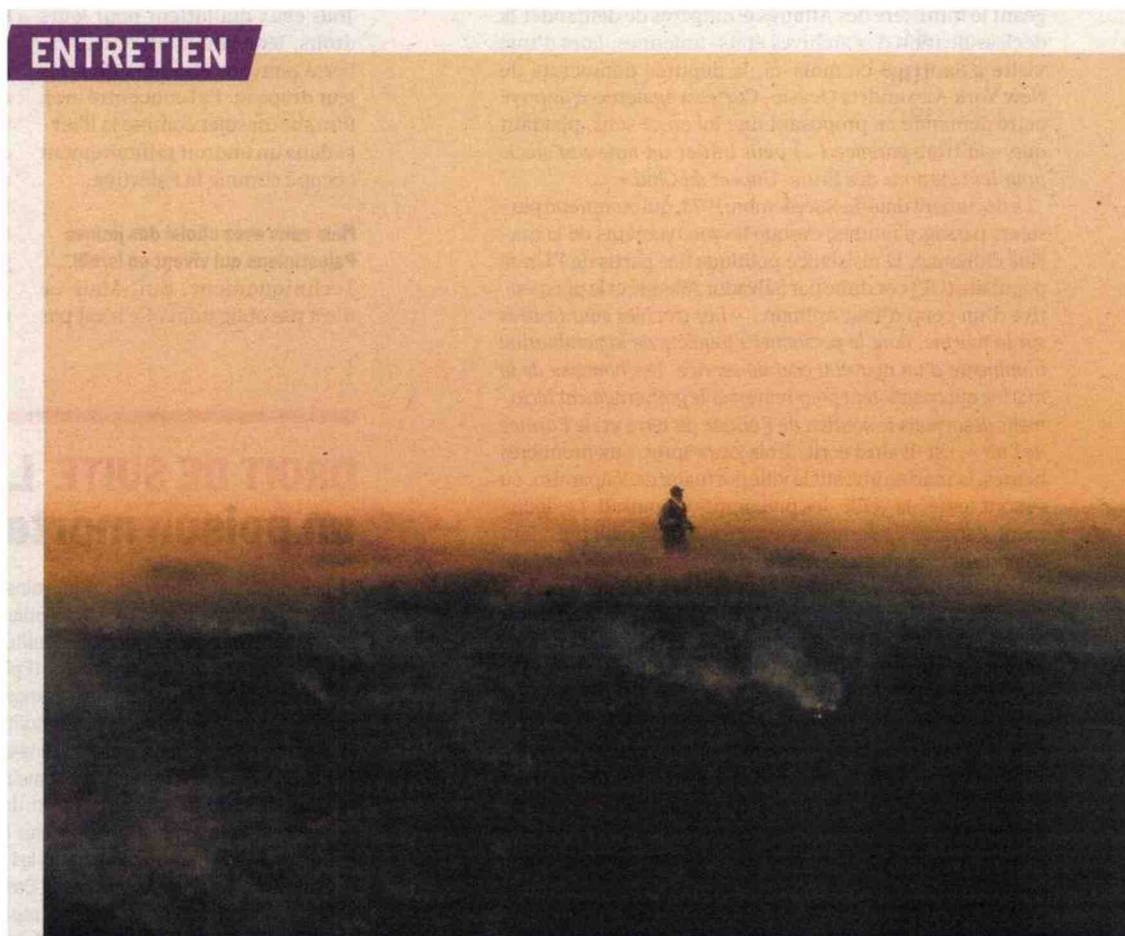
Je suis né et j'ai grandi en Sibérie, mais j'ai commencé ma carrière en France. J'ai été influencé par sa culture, tout en étant nourri du cinéma soviétique, russe, mais aussi américain. Filmer la Russie m'est venu assez naturellement, car ce sont des territoires que je connais, mais surtout, je pouvais être indépendant dans mon regard en ne travaillant pas avec des productions russes. Depuis que la Russie a envahi l'Ukraine, je n'ai plus le désir d'y retourner. Le cinéma est un moyen d'explorer le monde, donc je pars sur de nouvelles pistes, peut-être au travers de la fiction. ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR PABLO PATARIN





ENTRETIEN



« Les feux font partie du cycle des forêts, qui se nettoient. Mais il faut que cela arrive une fois tous les cent ans, pas chaque année... » s'alarme le cinéaste Alexander Abaturov. JOUR2FÊTE

